

Ce roman a pour origine une émotion ressentie lors d'une émission télévisée : "Arrêt sur images".

Daniel Schneidermann avait invité sur son plateau, à propos d'un thème sur le racisme, des collégiens et des collégiennes.

Parmi eux, une adolescente (d'origine maghrébine suis-je obligé de préciser), au regard tendre, pétillante d'intelligence. Elle intervint au moment où on fustigeait l'interpellation soi-disant raciste de rebeux (arabe, beur en verlan). Elle dit avec beaucoup d'à propos, de malice, à quel point l'expression " petite rebeuse " lui semblait aujourd'hui affectueuse, non raciste.

Une petite bonne femme de quinze ans relativisait mes discours véhéments sur le vocabulaire raciste, me rappelait le cheminement, sur une cinquantaine d'années, du mot "rital", empreint de racisme anti-italien dans les années mil neuf cent trente, mil neuf cent quarante, aujourd'hui prononcé sans passion, signe amical parfois, titre d'un roman chaleureux (Cavanna).

L'expression "petite rebeuse" créée par une jeunesse qu'on prétend inconsciente (autre racisme !) signerait-elle un début prometteur d'intégration définitive de tous ces jeunes français qu'on affuble trop souvent de ce qualificatif : "d'origine maghrébine", les autres étant français "d'origine" tout court ?

Question en suspens pour moi.

Cette adolescente m'a ému d'une façon que ma raison estime exagérée. Pourquoi ?

Elle s'est installée en moi, a stimulé mon imagination, mes rêveries.

L'histoire qui suit en est l'aboutissement.



Yasmina ouvre un œil, s'étire lascivement en repoussant un sable chaud, divinement engloutissant. Impression fugitive d'émiettement du corps, comme ces coquillages devenus sable blond. Elle réalise qu'elle s'est endormie d'un sommeil profond sur la plage. Une paresse sensuelle, inconnue d'elle jusqu'à présent, l'empêche de se lever. Ce corps, toujours contenu pour ne pas choquer les siens, s'offre sans retenue, ce jour là, à ce soleil impérieux qui darde des rayons paralysants.

Elle jette un regard inquiet vers le restaurant où s'active son grand frère Saïd. Inquiet car ce frère pourrait repérer l'impudicité de son comportement. La jouissance qu'entraîne l'étirement de ses membres, le bonheur de sentir la caresse chaude, un tantinet agressive, du sable fin qui épouse son dos et ses fesses, la sensation voluptueuse, lorsque ses talons creusent deux sillons profonds, d'être maîtresse de son plaisir, tout concourt à cette félicité qui arque légèrement son corps. Ce plaisir serait parfait si ne se glissait pas une culpabilité qu'elle a du mal à comprendre. Un interdit, une pudeur l'empêchent de prolonger ce bonheur, comme si ce bien-être qu'elle s'offrait était anormal.

Elle a intégré l'autorité de Saïd, dix sept ans, mandaté par ses parents et grands-parents paternels pour la surveiller. Son statut de femme et ses quinze ans imposent ce tutorat. Elle le tolère car Saïd est un frère chaleureux. Elle est consciente aussi que c'est grâce à lui qu'elle peut s'offrir ces évasions, ces moments délicieux sur cette plage réputée. Il n'empêche que, parfois, cette dépendance lui pèse, lui semble archaïque.

Elle se lève, s'habille, rassemble ses affaires, adresse un salut à son frère qui lui répond par un sourire et un geste rapide de sa main gauche, l'autre portant un plateau rempli de boissons diverses. Il est tranquille car il connaît l'itinéraire de sa petite sœur, les arrêts rituels qui le marqueront, qui prouveront qu'elle n'a pas "traîné".

Avant de gravir les quelques rochers qui la conduiront jusqu'au petit parking du restaurant, elle se tourne vers la mer, jette un regard sur son paradis. À sa gauche, l'immense plage de la Nartelle où s'entassent – « sans pudeur » maugrée son grand père – des centaines de touristes ; à sa droite, une côte sauvage, rocheuse, presque déserte, s'étend, visible jusqu'à la pointe des Sardinaux ; devant elle, une mer aux bleus variés, émeraude le long de ses rives, chaude du soleil de ce mois d'août deux mille deux.

En août, le soleil, le sable, l'air et l'eau édénisent la plage de la Nartelle. "Édéniser"... Yasmina sourit. Elle se rappelle sa question au professeur de français lors de l'étude d'un texte de Hugo : « il existe ce verbe ? » – « Bien sûr, c'est d'ailleurs lui, Victor Hugo, qui l'a créé et imposé ». Elle n'a pas oublié aussi sa fascination pour cet écrivain qui, comme beaucoup d'autres, a ce pouvoir d'enrichir la langue, mieux traduire nos émotions et par ses créations enrichir des milliers de lecteurs... Comme ce mot édéniser qui traduit si bien cette perfection de la Nartelle en été, cette fusion de tous les éléments qui la composent.

Quitter ce lieu est toujours un arrachement pour Yasmina.

Le vélo qu'elle enfourche n'est pas très moderne mais elle y tient : c'est Saïd qui l'entretient, le répare, vérifiant avant tout le freinage pour assurer la sécurité de sa petite sœur. Il lui a même installé un rétroviseur qui amuse Florence, Isabelle et Pascale, ses amies de Troisième. « Dans tout Sainte-Maxime, même dans la France entière, tu ne

trouveras pas un vélo avec rétro ! » s'était écriée Isabelle le jour où elle avait repéré le rétroviseur ; « original ! » avait renchéri Florence ; « ça vaut le détour ! » avait conclu Pascale avant que toutes les quatre ne se tordent de rire. Le rétroviseur de Yasmina avait vite fait le tour du collège. « Eh ! La petite rebeuse, surveille tes arrières ! » lui lançaient les garçons lorsqu'elle quittait le collège. Elle riait avec eux, heureuse comme tous les adolescents, d'attirer l'attention, d'être "intéressante", transformant par son rire l'objet ridicule en signe positif qui la situait dans le groupe, l'intégrait.

Pas facile de quitter la plage de la Nartelle, de traverser la route pour rouler en direction de Sainte-Maxime. Les voitures défilent à toute allure dans les deux sens. « Les gens sont fous ! Loin de Paris, ils n'ont plus aucune retenue ! Ils font n'importe quoi ! » s'insurge fréquemment son père pour qui tout touriste venant du nord ne peut être que Parisien. Bien placé dans sa camionnette d'employé communal, il en voit des « vertes et des pas mûres ».

La pointe des Sardinaux dépassée, avant de se laisser glisser sur la légère descente qui longe la calanque de la Madrague, Yasmina s'arrête, légèrement essoufflée, traverse prudemment la route, s'assoit sur le muret qui borde la côte rocheuse et regarde. Ce n'est pas pour se reposer qu'elle fait cette pause – pause innocente que Saïd ignore – mais pour retrouver cette sérénité qui la comble chaque fois que son regard embrasse l'ensemble du golfe de Saint-Tropez. Cette baie, immense à ses yeux, que limitent la Pointe des Sardinaux, la Tourelle des Sardinaux, la Tourelle de la Sèche à huile, la balise de la Rabiou et la Pointe de la Rabiou, l'émerveille, l'apaise, lui donne une impression d'éternité.

C'est là qu'elle se sentait chez elle, Maximoise jusqu'au fond de son cœur. L'imparfait s'impose car il y a eu ce vingt et un avril et les jours qui ont suivi... Une petite cassure... Trois fois rien... Mais, après ce premier tour de

l'élection présidentielle, elle ne s'est plus sentie propriétaire de ce bout de monde avec lequel, jusqu'à présent, elle fusionnait. Peut-être est-ce la réaction de ses parents, surtout celle de son grand père, qui a produit cette coupure.

Un haussement d'épaules – retour à l'insouciance – et la voilà de nouveau sur son vélo. Elle glisse le long de la calanque, ne répond pas, réserve oblige, aux klaxons qui saluent ses quinze ans, ses longs cheveux noirs, bouclés, qui flottent au vent et cette jupe – « trop courte » disent les yeux de grand-père – qu'elle s'évertue, en vain, à tenir serrée aux genoux.

Malgré le défilé continu des voitures, la descente et les deux kilomètres de plat qui la conduisent à Sainte-Maxime sont sources de plaisirs chaque fois différents suivant les caprices du climat. Tantôt un soleil écrasant l'enveloppe d'une chaleur bienfaisante mais sèche à lui couper le souffle. Tantôt une brise marine légère, rafraîchissante, se glisse sous ses vêtements, caresse sa peau. Tantôt un mistral agressif l'oblige à se dépasser : lutte difficile, tous muscles tendus, pour avancer sans perdre l'équilibre et au final ressentir une fierté de sportive gagnante.

Yasmina, enfant, ne connaissait pas toutes ces sensations. Ces bonheurs, elle les a découverts depuis peu. L'inconscience de l'enfance a cédé la place aux découvertes plus troublantes, aux émotions plus équivoques. C'est peut-être pour cela que la clarté de l'eau de la Nartelle, sous le soleil de midi, la trouble autant... Cette limpidité qui la purifie.

Les premières maisons dépassées (ce "Saint Hilaire", à sa gauche, qui la fascine, club de danse que Saïd fréquente parfois), elle traverse la route, pénètre dans le parking du port de plaisance. L'imposante digue sud, qui cache la mer, impressionne toujours Yasmina. Le mur massif qui s'appuie sur des roches énormes, le petit chemin de ronde qui se glisse entre eux jusqu'à l'entrée du port, lui donnent

une impression d'invincibilité face à une mer parfois redoutable. Yasmina flâne souvent sur ce chemin bétonné, la tête pleine de rêves de départs.

L'escalier qui mène à la digue lui réserve toujours la même surprise : à mi-hauteur, dès que son regard dépasse le béton de la dernière marche, ce n'est pas la mer qui surgit d'abord, mais la ville de Saint-Tropez, lumineuse lorsque le Mistral souffle. Ville fabuleuse pour Yasmina, repaire de la richesse et du vice pour ses parents. Elle y est allée deux ou trois fois à vélo avec ses amies. Une belle ville provençale, tranquille hors saison, qui ne mérite pas le mépris affiché de son père.

La silhouette de son grand-père Rabah, qui se détache de la mer et de la Pointe de la Rabiou, ramène Yasmina au but de son incursion sur cette digue. Elle fait naître, comme d'habitude, une petite bouffée de chaleur et réactive cet attachement profond qui la stabilise depuis sa toute petite enfance. Rabah est un des piliers de son équilibre malgré sa discrétion, une " ombre " comme dit Colette dans son " Blé en Herbe "... Ombre qui tourne autour de vous, vous rassure, vous protège et ne vous quitte jamais.

Assis sur un rocher, face à la mer, il surveille ses deux cannes à pêche. « La pêche, c'est ma passion ! » répète-t-il souvent pour s'excuser de ses longues après-midi passées au port.

« C'est ce qu'il dit ! Moi je sais que c'est tout autre chose qu'il va chercher là-bas ! » précise grand-mère avec un air entendu, mystérieux, quand ses petits enfants s'étonnent de son immense patience, de son regard qui fixe l'horizon, de son immobilité durant des heures.

Yasmina l'observe tendrement, un peu apitoyée par cette silhouette frêle, ce visage émacié, creusé de rides profondes, et tout à coup lui revient la violence de ce grand-père taciturne. Lui le silencieux, lui le brave homme au sourire affectueux, oui, lui ! a angoissé à jamais sa petite fille lorsqu'il a jeté, à vingt heures, ce soir du vingt et

un avril, avec une brutalité insoupçonnée, la télécommande de son téléviseur en criant, le regard plein de haine : « le salaud ! »

La photo de Jean Marie Le Pen à côté de celle de Jacques Chirac avait choqué toute la famille mais c'est grand-père qui avait sauté de la banquette, jeté la télécommande et crié. Son fils avait cherché à le calmer : « arrête papa ! Ce n'est que le premier tour. Les français vont se ressaisir ! »

« Les français ! »... Yasmina est toujours mal à l'aise lorsque son grand-père, son père ou Saïd utilisent cette expression, se mettant ainsi à l'écart de ce peuple qu'elle estime être le sien. Il est souvent prononcé à des moments de crises, de colère, d'humiliation.

Grand-père marchait dans son salon sans se calmer : « un tortionnaire ! Ils ont choisi un tortionnaire ! » — « Arrête ! Je t'en prie, ce sont de vieilles histoires ! C'est du passé tout ça ! » avait repris son père d'un ton las, fatigué de ce qu'il estimait être, depuis une ou deux décennies, des radotages d'anciens moudjahiddin.

« Du passé ! » avait maugréé grand-père entre ses dents.

Papa, maman, Saïd et elle avaient quitté le deux pièces des grands parents et regagné leur appartement. Baya les avait poussés dehors avec un air entendu qui leur disait : « partez ! Je m'occupe de lui. »

Pourquoi Saïd, ce soir là, alors qu'ils traversaient l'aire de jeux, lui a saisi la main, l'a serrée au point de lui faire mal ?

Yasmina saute de rocher en rocher, se glisse près de son grand-père qui, tout de suite, lui saisit les épaules, l'immobilise, la regarde et lui jette comme d'habitude : « un de ces jours, tu vas te casser le cou ! ». Elle rit, s'assoit, se serre contre lui.

Il ne sait plus quoi dire, regarde au loin. On ne lui a pas appris à exprimer des mots tendres aux femmes, qui plus

est, à cette petite fille débordante de vie. Aussi, après un silence gêné, c'est d'un ton à la fois chaleureux et bougon qu'il lui lance :

— File voir ta grand-mère ! Tu fais fuir les poissons ! »

Une fois de plus, Yasmina est déçue. Elle aimerait tant échanger avec ce grand-père, connaître la raison de ses silences, de cette recherche constante de solitude et sûrement, au plus profond d'elle même, percer le mystère de la jeunesse de ses grands parents, de cette vie qu'ils ont menée, là-bas, en Algérie, à l'autre bout de cette mer que grand-père fixe d'une façon si obsessionnelle.

Course dans les rues de Sainte-Maxime pleines de touristes, slalom au milieu des voitures, des motos et des piétons, « à faire frémir grand-mère » se dit Yasmina, sourire aux lèvres. Bonheur de baigner dans cette foule pressée, encore mal remise du stress du travail et de la ville.

Enfin le chemin du Préconil qui la conduit aux H.L.M. Le calme retrouvé dans cet espace retiré, au bord de la rivière aux rives sauvages, non encore violées par le bulldozer et le béton. Ils ont un petit côté village ces quelques bâtiments modestes, mal entretenus mais loin du fric et du paraître. L'aire de jeux qu'ils enserrant a été longtemps son univers. La pauvreté de cet ensemble, qui jure à côté des domaines luxueux qu'elle a côtoyés avant d'arriver chez elle, l'indiffère.

C'est dans un deux pièces, au rez-de-chaussée du bâtiment A, que ses grands-parents habitent, tout près du bâtiment B où ses parents, Saïd et elle occupent un quatre pièces au deuxième étage.

L'accueil de grand-mère est toujours le même : sourire discret, rosé des joues qui trahit une émotion contenu, deux mains qui caressent légèrement les joues de Yasmina et l'invite à s'asseoir dans le salon, sur des coussins moelleux qui recouvrent, sur trois murs, un alignement de banquettes, seul mobilier avec une table basse et la télévi-

sion à un angle de la pièce. Yasmina aime le dépaysement que lui procure cette pièce agencée dans le style maghrébin, dépaysement renforcé par la robe colorée que porte invariablement sa grand-mère Baya.

« On n'est plus en Algérie ! » tonne parfois son fils Mouloud qui se rappelle sa honte d'enfant d'immigrés.

« Je t'aime comme ça ! N'écoute pas papa ! » s'empresse de dire, juste après la colère de son père, à l'oreille de sa grand-mère, une Yasmina tendrement émue qui ne voudrait pour rien au monde la voir affublée d'une tenue européenne. Le Foulard et la robe de soie colorée de Baya, comme les contes kabyles qu'elle lui racontait parfois le soir, ont imprégné son enfance. Ils constituent aujourd'hui un lien tenace qui la relie, bien qu'elle soit totalement européanisée, à un monde qui lui est cher, elle ne saurait dire pourquoi.

Baya a élevé sa petite fille pendant que Djamila, sa bru, travaillait au supermarché du centre ville.

Yasmina franchit quatre à quatre les escaliers qui la conduisent chez elle. Elle se dépêche car sa mère ne va pas tarder. Les corvées ménagères, avant le retour de maman, s'imposent, ne se discutent pas.

Djamila, à l'opposé de sa belle-mère, a intégré le style de vie français : cuisine moderne, salle à manger, salon et chambres à coucher choisis avec soin à Conforama, l'ensemble rangé et briqué avec la rigueur de la ménagère obsessionnelle. Cet ordre rigoureux agace l'adolescente, entretient cette agressivité classique dans le rapport mère-fille mais l'autorité de Djamila ne souffre aucun manquement. L'adolescente, depuis sa toute petite enfance, a incorporé cette autorité, censuré à jamais toute révolte.

Lorsque sa mère rentre du travail, Yasmina ne l'embrasse pas. Elle espère seulement qu'aucun reproche ne lui sera fait.

La plage de la Nartelle est noire de monde. Les matelas bleus du restaurant sont tous occupés. Saïd court de l'un à l'autre, épuisé par les exigences des clients.

Yasmina l'observe, assise sur les rochers, entourée d'enfants qui cherchent passionnément de petits crabes, derniers rescapés des juilletistes. Elle sait que, ce soir, il déversera sa colère de jeune homme exploité, parlera de démission. Comme d'habitude, papa l'exhortera à la patience, lui rappellera son projet : être médecin. « Dans quinze ans, c'est toi qui seras couché sur un matelas, accroche-toi ! »

Yasmina, en se rappelant cette réflexion, a un petit pincement au cœur. Le jour où Saïd avait parlé de son projet, toute la famille avait salué la grandeur de cette ambition. Quelques jours auparavant, elle avait eu un « pourquoi pas » surpris et dubitatif lorsqu'elle avait annoncé qu'elle serait plus tard professeur de français.

Au collège de Sainte-Maxime, comme son frère au Lycée de Gassin, elle a été pourtant une bonne élève. Elle va le rejoindre en seconde sans problème. Alors, pourquoi cette différence ? Cette injustice, qu'elle repère à de nombreuses occasions (au moment de débarrasser la table par exemple : pourquoi Saïd reste-t-il assis avec son père ?), assombrit parfois ses relations avec ce frère qu'elle aime profondément. L'école laïque et ses modèles de femmes libres, ses lectures, lui ont inculqué l'évidente égalité des sexes.

Yasmina tourne la tête, admire au large la dizaine de petits voiliers ancrés à une centaine de mètres de la plage, contemple, rêveuse, " sa mer " et, brusquement, éprouve le désir de se fondre en elle.